

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Charles DE COSTER



Par Jean-Marie KLINKENBERG

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Charles De Coster, que l'on s'accorde à dire le premier écrivain important des lettres belges, est à la fois bien de son temps et hors de son temps.

De son temps et inscrit dans une tradition : romantique de tempérament, il a cultivé une sensibilité nordique et a voulu puiser dans l'histoire et les traditions populaires la matière de son oeuvre.

Hors de son temps et isolé : son seul grand ouvrage, *La légende d'Ulenspiegel*, n'a eu ni égaux ni successeurs. Par sa vigueur et sa dureté, il tranche sur les laborieux exercices d'écriture des contemporains de De Coster. Par son style varié – qui illustre une pulsion vers la liberté -, il rompt avec la prudence que l'on cultivait alors. Ce monument reste isolé. On le salue parfois, de loin. Mais lit-on réellement cette incontournable *Légende* ?

Biographie

La vie de Charles De Coster, dans laquelle la critique a tenu à projeter le romanesque et l'aventure, est brève, triste et banale.

Il naît en 1827, à Munich, où son père était intendant du nonce apostolique (Ambassadeur du Vatican), lequel était un noble liégeois. On a voulu voir du symbolique dans cette naissance : sa mère était wallonne, son père flamand, et le futur auteur d'une « Bible nationale » naissait dans la patrie du romantisme.

Très jeune, Charles De Coster revient à Bruxelles, où il entre en pension. Il fait ses humanités au Collège Saint Michel. Suit alors une période d'instabilité : études universitaires non terminées, longues fiançailles, n'excluant pas les menues aventures, travaux divers. Au long de ce chemin, De Coster se vit comme un inadapté : rêverie et gaieté, enthousiasmes et abattements alternent. L'écriture est cependant présente. A 20 ans, l'auteur participe à la fondation d'une Société littéraire : les « Joyeux ». Son activité y est d'abord poétique : pièces de circonstance, chansons à boire, bouts-rimés, contes en vers, romances, dont la plupart restèrent inédits. A l'Université, il s'essaye au drame historique en vers – genre bien d'époque – et boucle son *Crescentius* (1853). Il tâte également du journalisme : critique littéraire et surtout théâtrale, mais également chronique moraliste et politique. C'est dans le journal *Uylenspiegel* qu'il donne le meilleur de lui-même : il traite, souvent sur le mode ironique, de thèmes sociaux, politiques et philosophiques. Mais c'est dans le genre narratif qu'il recueillera ses meilleurs succès. Le nouvelliste a commencé tôt chez les Joyeux. Ce sont ces pièces, écrites alors ou publiées dans *l'Uylenspiegel*, qui formeront les recueils de *Légendes flamandes* (1857) et de *Contes brabançons* (1861). Ses *Légendes*, écrites en un français archaïsant, lui vaudront son premier emploi stable : il est nommé à la Commission chargée de publier les lois anciennes.

Est-ce cette situation qui lui permet d'entreprendre enfin un travail de longue haleine ? Dès 1858, il avait conçu le projet de sa *Légende d'Uylenspiegel*. Celle-ci paraît en 1867, mais n'obtient pas le succès

escompté. Détourné des grands projets, devenu en 1870 professeur de littérature et d'histoire à l'Ecole de Guerre, le conteur donnera encore deux romans : *Le mariage de Toulet*, sorte de farce médiévale écrite en collaboration et publiée en 1879, et *Le voyage de noces* (1872), qui oppose, de manière caricaturale, un couple frais et attendrissant à une belle-mère haineuse et avare. Le journaliste, lui, rédigera vers la fin de sa vie des récits de voyage en Néerlande, publiés dans la revue de géographie *Le tour du monde*, célèbre à cette époque.

C'est en 1879, au moment où va réellement naître la littérature belge en langue française, que De Coster meurt.

Depuis lors, son oeuvre n'a pas cessé de faire l'objet de commentaires, et de lectures renouvelées. Le nombre d'études et de rééditions que l'on peut signaler ces dernières années indique assez l'éternelle jeunesse de l'oeuvre maîtresse de Charles De Coster.

Bibliographie

a. Les textes

L'édition de la ***Légende d'Ulenspiegel*** la plus commode à se procurer est celle qui est publiée dans la collection *Espace Nord* n° 5 et 15, Bruxelles, Labor, 1983 pour le premier volume, comprenant le livre I, 1984 pour le second, comprenant les livres II à V. Cette édition comprend deux préfaces, dues à J.-P Verheggen et à H. Juin, et une étude de J.-M. Klinkenberg. Elle est fondée sur le texte le plus sûr de la ***Légende***, celui qui a été établi par J. Hanse (Bruxelles, Renaissance du Livre, 1966). Il existe bien d'autres éditions. La plus courante parmi celles-ci, est sans doute celle qui a été publiée à Moscou, Ed. du Progrès, en 1979.

Un choix d'extraits de cette ***Légende***, avec analyse et commentaires, a été réalisé par R. Guiette, Paris, Bordas, 1968.

Les ***Légendes flamandes*** ont été plusieurs fois republiées. Signalons la plus récente et la plus sérieuse de ces rééditions : l'édition critique établie par Joseph Hanse (Bruxelles, Labor, *Archives du Futur*, 1990.)

Les ***Contes brabançons*** n'ont pas fait l'objet de réédition récente. La plus courante est celle des Editions du Frêne, Bruxelles, 1950.

b. Études

- J. HANSE, ***Charles De Coster***, Bruxelles, Palais des Académies, 1928.
- J.-M. KLINKENBERG, ***Style et archaïsme dans la légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster***, Bruxelles, Palais des Académies, 1973.
- J.-M. KLINKENBERG, ***Charles De Coster***, Bruxelles, Labor, (Coll. *Un livre, une oeuvre*), 1985.
- Raymond TROUSSON, ***Charles De Coster ou La vie est un songe***, biographie, Bruxelles, Labor, coll. *Archives du Futur*, 1990.

Signalons un recueil d'études : *La légende de Thyl Ulenspiegel* (actes du Colloque International de Bologne, Bologne, C.L.U.E.B., coll. *Beloeil*, 1991 (contient une importante bibliographie).

c. Matériel audiovisuel

Adaptation cinématographique : *Thyl Ulenspiegel*, de A. Alov et V. Naoumov, 1977 (disponible en vidéocassette : Bruxelles, MCFB, 1985 ; peut être louée).

Adaptation sous forme de bande dessinée : W. Vandersteen, *La révolte des gueux* (rééd. Ed. Erasme, Anvers, 1982) et D. Battaglia et P. Zanotto, *Thyl l'espiègle*, Bruxelles, L. Musin, 1977.

Document : *La légende de Thyl Ulenspiegel de Charles De Coster*, vidéocassette réalisée par J.-P. Lavaud (32 minutes), Bruxelles, MCFB, 1985 (peut être louée).

Texte et analyse

La lutte entre Gueux et Espagnols s'est portée sur mer. Ulenspiegel est capitaine d'un navire. Mais l'hiver prend la flotte dans la glace et les révoltés ont faim. Le gros Lamme, compagnon de Thyl, a alors l'idée de piller la riche ferme d'un traître cupide.

- *Les cendres battent sur mon coeur. Tu sonnes l'heure de Dieu.*
- *Et pareillement, dit Lamme, l'heure de nourriture. Donne-moi vingt gars, vaillants soudards et matelots, j'irai quérir le traître.*
- *Je veux être leur chef, dit Ulenspiegel. Qui aime justice me suive. Non point tous, chers et féaux : il en faut vingt seulement, sinon qui garderait le navire ?*

Tirez au sort des dés. Vous êtes vingt, venez. Les dés parlent bien. Chaussez vos patins et glissez vers l'étoile Vénus brillant au-dessus de la ferme du traître.

Vous guidant à la claire lumière, venez, les vingt, patinant et glissant, la hache sur l'épaule.

Le vent siffle et chasse devant lui sur la glace de blancs tourbillons de neige. Venez, braves hommes !

Vous ne chantez, ni ne parlez ; vous allez tout droitement, silencieux, vers l'étoile ; vos patins font crier la glace.

Celui qui tombe se relève aussitôt. Nous touchons au rivage : pas une forme humaine sur la neige blanche, pas un oiseau dans l'air glacé. Déchaussez les patins.

Nous voici sur terre, voici les prairies, chaussez derechef vos patins. Nous sommes autour de la ferme, retenant notre souffle.

Ulenspiegel frappe à la porte, des chiens aboient. Il frappe derechef ; une fenêtre s'ouvre, et le baes dit, y poussant la tête :

- *Qui es-tu ?*

La légende d'Ulenspiegel, IV, 17, p. 342-343.

Ce passage permet d'appréhender la complexité du texte de De Coster, que le mot *mélange* définit bien. La *Légende* est un mélange d'histoire et de conte intemporel ; mélange d'invention et de récits populaires longuement mûris par la tradition. Ce passage nous la montre aussi comme mélange d'action et de contemplation. Mélange de réalisme et de poésie. Mélange d'héroïsme et de prosaïsme.

On sait que le dialogue est, dans la technique romanesque moderne, généralement considéré comme la condition majeure de l'intelligibilité et de la vraisemblance. Ici, loin de jouer ce rôle, il est une porte par laquelle entre victorieusement l'irréalisme poétique.

Ce n'est pas De Coster, en effet, qui raconte l'expédition punitive. C'est Thyl qui, descendant des aèdes d'autrefois, la chante en même temps qu'il la vit. Sa parole introduit ainsi une sorte de décalage entre la réalité des actes et leur perception par le lecteur. Le temps, lui aussi, est modifié. Sa durée n'est plus celle du récit mais celle du discours, qui nivelle les faits s'inscrivant dans la première. Travail d'unification, de médiation, qui font aussi les actes et leur cadre. Le discours permet en effet d'appréhender dans le même mouvement toutes ces actions (*chausser, glisser, aller, tomber, déchausser, retenir son souffle*) et le cadre naturel. Réduit à de grands éléments archétypaux, ce dernier gagne ainsi en extension ce qu'il perd en compréhension, poussé qu'il est à des dimensions cosmiques (*L'étoile Vénus, le vent, la neige, la glace, la solitude*). Pour représenter les actes et leur cadre, les détails non directement fonctionnels abondent, et une certaine redondance (celle-là même qu'on trouve dans les textes poétiques *Claire lumière, blancs tourbillons de neige*) achève d'ôter à ce texte le caractère réaliste d'une action que d'autres auraient peinte en termes brutaux : la récupération de nourriture chez un traître.

C'est donc dans un cadre universel que s'inscrit le particulier. Mais cette poésie du fond est servie par une poésie de la parole. Celle-ci reposant à la fois sur le choix d'une langue particulière et sur l'emploi de la répétition.

La répétition – répétition de situations aussi bien que de mots – confère une tension dramatique aux épisodes qui l'exploitent. Une tension poétique également. *Venez* martèle par trois fois de brefs paragraphes, découpés comme des vers. *Vénus*, brillant dans la solitude, nous est par trois fois représentée. Et, comme en un refrain, les patins des justiciers ne cessent de faire crier la glace.

Les actes sont dits dans leur nudité. Une nudité qui leur confère ce caractère nécessaire, indiscutable, que l'on retrouve dans l'épopée et dans le conte. Aucune liaison subtile n'est établie entre eux. La grande loi du texte de De Coster est la juxtaposition, le parallèle, le contraste. Ce sont ces formes qui, se substituant aux articulations rationnelles, donnent à l'oeuvre sa sève et sa vigueur.

Sa poésie également. Car pour être vigoureuse, cette technique n'en introduit pas moins entre les faits et le lecteur le voile d'artificialité qui définit la poésie. Où voit-on des chefs de commando s'adresser de la sorte à leurs hommes, leur décrire leurs propres actes, et leur parler, comme en un morceau d'éloquence, de la neige, des étoiles et du vent? (Et le procédé est loin d'être isolé. Dans le chapitre suivant, les révoltés attendent l'assaut de l'ennemi sur leurs vaisseaux toujours bloqués dans la nuit. Dans le silence, on entend le souffle d'Ulenspiegel, décrivant à Lamme ce qui se passe aux alentours : les réflexions supposées des attaquants, leur nombre et leur ordonnance, la lumière de leurs torches et jusqu'à leurs visages. Il y a donc insertion d'un narrateur supplémentaire entre le lecteur et le fait rapporté, qui se trouve dès lors baigné dans la subjectivité du protagoniste).

Mais, nous avons dit que la poésie provient aussi de la langue utilisée par De Coster. Au coeur de son dessein stylistique : l'archaïsme.

On a beaucoup parlé de l'archaïsme de De Coster. Le plus souvent pour le caricaturer. Ainsi, on a souvent comparé l'auteur à Rabelais ou aux autres conteurs du XVI^e siècle. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur le passage pour mesurer toute la distance qu'il y a entre lui et un texte qui ne nous est plus aujourd'hui accessible qu'en traduction. Tout y est limpide et accessible. Les mots anciens de la *Légende* sont le plus souvent compréhensibles car ils proviennent de la légère déformation d'un mot connu. Ici, par exemple, *droitement*, qui n'est aujourd'hui conservé qu'au sens moral, mais dans lequel tout lecteur peut reconnaître un substitut de *droit*. *Soudard*, que l'on ne connaît plus qu'avec son sens péjoratif, retrouve ici son sens premier (que le wallon wallonnant n'a pas oublié) grâce au contexte immédiat (proximité de *vaillant*) et au fait que ces «soudards» sont ici les combattants de la liberté. Deux ou trois autres mots plus rares parsèment le texte. Ils assument la fonction de lester la langue d'un poids indubitable d'archaïsme : *derechef* et *guérir*, qui ne sont pas tout à fait des inconnus pour le lecteur de littérature populaire, *féaux*, dont le sens est de toute manière éclairé par le couple *chers et féaux*.

On trouve ainsi, tout au long du texte, d'innombrables gauchissements de sens, des choix minutieux et discrets, tout un vocabulaire dont les éléments n'ont en soi rien d'archaïque, mais dont chacun renferme un germe d'originalité (*gars, pareillement, etc.*). A côté d'eux, moins nombreux mais plus fréquents, des mots rares en anciens jouant vis-à-vis des premiers un rôle de révélateur. Même structure du côté de la syntaxe : peu de tournures violemment obsolètes mais de nombreuses ellipses élégantes (suppression du *pas* après *vous ne chantez*), suppression d'articles donnant à la formule le caractère de nécessité qui est celui du dicton sentencieux (*qui aime justice me suive*).

Ainsi, tout est stylisation dans l'oeuvre de Charles De Coster. La poésie formulaire se mêle à la poésie affective du légendaire. Un langage universel et donc actuel vient, de manière complexe, nouer à jamais la sympathie entre le lecteur et la matière héroïque qui le fait rêver à un monde plus vrai.

Choix de textes

À Damme, en Flandre, quand mai ouvrait leurs fleurs aux aubépines, naquit Ulenspiegel, fils de Claes.

Une commère sage-femme et nommée Katheline l'enveloppa de langes chauds et, lui ayant regardé la tête, y montra une peau.

— *Coiffé, né sous une bonne étoile ! dit-elle joyeusement.*

Mais bientôt se lamentant et désignant un petit point noir sur l'épaule de l'enfant :

— *Hélas ! pleura-t-elle, c'est la noire marque du doigt du diable.*

— *Monsieur Satan, reprit Claes, s'est donc levé de bien bonne heure, qu'il a déjà eu le temps de marquer mon fils ?*

— *Il n'était pas couché, dit Katheline, car voici seulement Chanteclair qui éveille les poules.*

Et elle sortit, mettant l'enfant aux mains de Claes.

Puis l'aube creva les nuages nocturnes, les hirondelles rasèrent en criant les prairies, et le soleil montra pourpre à l'horizon sa face éblouissante.

Claes ouvrit la fenêtre, et parlant à Ulenspiegel :

— *Fils coiffé, dit-il, voici Monseigneur du Soleil qui vient saluer la terre de Flandre. Regarde-le quand tu le pourras, et quand plus tard tu seras empêtré en quelque doute, ne sachant ce qu'il faut faire pour agir bien, demande-lui conseil ; il est clair et chaud : sois sincère comme il est clair, et bon comme il est chaud.*

Claes, mon homme, dit Soetkin, tu prêches un sourd ; viens boire, mon fils.

Et la mère offrit au nouveau-né ses beaux flacons de nature.

(*La légende d'Ulenspiegel*, I, 1, p. 17-18)

« Christ alors parlant dit :

« — Te présentes-tu au jugement l'âme nette ?

« — Je l'espère, mon doux Seigneur, car je me confessai », répondit l'empereur Charles.

« — Et toi Claes ? dit Christ ; car tu ne trembles point comme cet empereur.

« - Mon Seigneur Jésus, répondit Claes, il n'est point d'âme qui soit nette, je n'ai donc nulle peur de vous qui êtes le souverain bien et la

souveraine justice, mais je crains toutefois pour mes péchés qui furent nombreux.

« — Parle, carogne », dit l'ange en s'adressant à l'empereur —
Moi, Seigneur, répondit Charles d'une langue embarrassée, étant oint du doigt de vos prêtres, je fus sacré roi de Castille, empereur d'Allemagne et roi des Romains. J'eus sans cesse à coeur la conservation du pouvoir qui vient de vous, et pour ce, j'agis par la corde, par le fer, la fosse et le feu contre tous les réformés. »

« Mais l'ange :

« — Menteur gastralgique, dit-il, tu veux nous tromper. Tu toléras en Allemagne les réformés, car tu avais peur d'eux, et les fis décapiter, brûler, pendre et enterrer vifs aux Pays-bas, où tu ne craignais rien que de n'hériter point assez de ces abeilles laborieuses riches de tant de miel. Cent mille âmes périrent de ton fait, non que tu aimasses Christ, mon Seigneur, mais parce que tu fus despote, tyran, rongeur de pays, n'aimant que toi-même, et après toi les viandes, poissons, vins et bières, car tu fus goulu comme un chien et buveur comme une éponge.

« — Et toi, Claes, parle », dit Christ.

« Mais l'ange se levant :

« — Celui-ci n'a rien à dire. Il fut bon, laborieux, comme le pauvre peuple de Flandre, travaillant volontiers et volontiers riant, tenant la foi qu'il devait à ses princes et croyant que ses princes tiendraient la foi qu'ils lui devaient. Il avait de l'argent, il fut accusé, et comme il avait hébergé un réformé, il fut brûlé vif.

« — Ah ! dit Marie, pauvre martyr, mais il est au ciel des sources fraîches, des fontaines de lait et de vin exquis qui te rafraîchiront, et je t'y mènerai moi-même, charbonnier. »

« Le clairon de l'ange sonna encore et je vis s'élever, du fond des abîmes, un homme nu et beau, couronné de fer. Et sur le cercle de la couronne étaient écrits ces mots : « Triste jusqu'au jour de la justice. »

« Il s'approcha du trône et dit à Christ :

« — Je suis ton esclave jusqu'à ce que je sois ton maître.

« - Satan, dit Marie, un jour viendra où il n'y aura plus d'esclaves ni maîtres, et où Christ qui est amour, Satan qui est orgueil, voudront dire : Force et science.

« — Femme, tu es bonne et belle, dit Satan.

« Puis parlant à Christ, et montrant l'empereur :

« — Que faut-il faire de ceci ? dit-il.

« Christ répondit :

« — Tu mettras le vermisseau couronné dans une salle où tu rassembleras tous les instruments de torture en usage sous son règne. Chaque fois qu'un malheureux innocent endurera le supplice de l'eau, qui

gonfle les hommes comme des vessies ; celui des chandelles, qui leur brûle la plante des pieds et des aisselles ; l'estrapade, qui brise les membres ; la traction à quatre galères ; chaque fois qu'une pauvre fille sera enterrée vive, et criera : Grâce !, sous la terre ; chaque fois qu'une âme libre exhalera sur le bûcher son dernier souffle, il faut qu'il endure tour à tour ces morts, ces tortures, afin qu'il apprenne ce que peut faire de mal un homme injuste commandant à des millions d'autres : qu'il pourrisse dans les prisons, meure sur les échafauds, gémisses en exil, loin de la patrie ; qu'il soit pauvre, honni, vilipendé, fouetté ; qu'il soit riche et que le fisc le ronge ; que la délation l'accuse, que la confiscation le ruine. Tu en feras un âne, afin qu'il soit doux, maltraité et mal nourri ; un pauvre, pour qu'il demande l'aumône et soit reçu avec des injures ; un ouvrier, afin qu'il travaille trop et ne mange pas assez ; puis, quand il aura bien souffert dans son corps et dans son âme d'homme, tu en feras un chien, afin qu'il soit bon et reçoive les coups ; un esclave aux Indes, afin qu'on le vende aux enchères ; un soldat, afin qu'il se batte pour un autre et se fasse tuer sans savoir pourquoi. Et quand, au bout de trois cents ans, il aura ainsi épousé toutes les souffrances, toutes les misères, tu en feras un homme libre, et si en cet état il est bon comme fut Claes, tu donneras à son corps, dans un coin de terre ombreux à midi, visité du soleil le matin, sous un bel arbre, couvert d'un frais gazon, le repos éternel, Et ses amis viendront sur sa tombe verser leurs larmes amères et semer les violettes, fleurs du souvenir.

« — Grâce, mon fils, dit Marie, il ne sut ce qu'il faisait, car puissance fait le coeur dur.

« — Il n'est point de grâce, dit Christ.

« — Ah ! dit Sa Sainte Majesté, si j'avais seulement un verre de vin d'Andalousie !

« — Viens, dit Satan ; il est passé le temps du vin, des viandes et des volailles. »

« Et il emporta au plus profond des enfers l'âme du pauvre empereur, qui grignotait encore son morceau d'anchois.

« Satan le laissa faire par pitié. Puis je vis madame la Vierge qui mena Claes au plus haut du ciel, là où il n'y avait que des étoiles serrées par grappes à la voûte. Et là, les anges le lavèrent et il devint beau et jeune, Puis il lui donnèrent à manger de la rystpap dans les cuillers d'argent. Et le ciel se ferma. »

« — Il est en gloire, dit la veuve.

« — Les cendres battent sur mon coeur, dit Ulenspiegel. »

Les trois prédicants étendirent la main sur la tête d'Ulenspiegel sans dévotion.

Remarquant qu'ils étaient maigres et avaient toutefois de puissantes bedaines, il se releva, fit mine de choir, et cognant du front la bedaine du prédicant de haute taille, il y entendit un joyeux tintinabusement de monnaie.

Alors, se redressant et tirant son bragmart :

— Mes beaux pères, dit-il, il fait frais, je suis peu vêtu, vous l'êtes trop. Donnez-moi de votre laine, afin que je m'y puisse tailler un manteau. je suis Gueux, Vive le Gueux !

Le grand prédicant répondit :

— Gueux accrété, tu portes haut la crête ; nous te l'allons couper.

— Couper ! dit Ulenspiegel en se reculant ; mais Vent-d'Acier soufflera pour vous avant de souffler pour le prince. Gueux je suis, vive le Gueux !

Les trois prédicants ahuris s'entre-dirent :

— D'où sait-il la nouvelle ? Nous sommes trahis, Tue ! Vive la Messe Et ils tirèrent de dessous leurs chausses de beaux bragmarts bien affilés.

Mais Ulenspiegel, sans les attendre, recula du côté des broussailles où Lamme se trouvait caché. jugeant que les prédicants étaient à portée d'arquebuse, il dit :

- Corbeaux, noirs corbeaux, Vent-de-Plomb va souffler. Je chante votre crevaille.

Et il croassa.

Un coup d'arquebuse partit des broussailles, renversa la face contre terre le plus grand des prédicants, et fut suivi d'un second coup qui jeta sur le chemin le deuxième.

Et Ulenspiegel vit entre les broussailles la bonne trogne de Lamme, et son bras levé rechargeant en hâte son arquebuse.

Et une fumée bleue montait au-dessus des noires broussailles.

Le troisième prédicant, furieux de male rage, voulait à toute force détrancher Ulenspiegel, lequel disait :

— Vent-d'Acier ou Vent-de-Plomb, tu vas trépasser de ce monde en l'autre, infâme artisan de meurtres !

Et il l'attaqua, et il se défendit bravement.

Et ils se tenaient tous deux face à face raidement sur le chemin, portant et parant les coups. Ulenspiegel était tout saignant, car son adversaire, habile soudard, l'avait blessé à la tête et à la jambe. Mais il attaquait et se défendait comme un lion. Le sang qui coulait de sa tête l'aveuglant, il rompit toutefois à grandes enjambées, s'essuya de la main gauche et se sentit faiblir. Il allait être tué si Lamme n'eût tiré sur le prédicant et ne l'eût fait tomber.

*Et Ulenspiegel le vit et ouït vomir blasphème, sang et écume de mort.
Et la fumée bleue s'éleva au-dessus des noires broussailles, emmi
lesquelles Lamme montra derechef sa bonne trogne.*

— *Est-ce fini ? dit-il.*

— *Oui, mon fils, répondit Ulenspiegel. Mais viens...*

*Lamme, sortant de sa niche, vit Ulenspiegel tout couvert de sang.
Courant alors comme cerf, nonobstant sa bedaine, il vint à Ulenspiegel,
assis par terre, près des hommes tués :*

*Il est blessé, dit-il, mon ami doux, blessé par ce vaurien meurtrier. Et
d'un coup de talon cassant les dents au prédicant le plus proche : Tu ne
réponds pas, Ulenspiegel ! Vas-tu mourir, mon fils ? Où est ce baume ? Ha
dans le fond de ma gibecière, sous les saucissons. Ulenspiegel, ne
m'entends-tu point ? Las ! je n'ai point d'eau tiède pour laver ta blessure,
ni nul moyen d'en avoir. Mais l'eau de Meuse suffira. Parle-moi, mon ami.
Tu n'es point si rudement blessé, toutefois. Un peu d'eau, là, bien froide,
n'est-ce pas ? Il se réveille. C'est moi, mon fils, ton ami ; ils sont tous
morts ! Du linge ! du linge pour bander ses blessures, Il n'y en a point, Ma
chemise donc. — Il se dévêtit. — Et Lamme, poursuivant son propos : En
morceaux, la chemise ! Le sang s'arrête. Mon ami ne mourra point.*

*- Ha ! disait-il, qu'il fait froid le dos nu à cet air vif ! Rhabillons-nous.
Il ne mourra point. C'est moi, Ulenspiegel, moi, ton ami Lamme. Il sourit.
Je vais dépouiller les meurtriers, Ils ont des bedaines de florins. Tripes
dorées, carolus, florins, daelders, patards et des lettres !*

*Nous Sommes riches. Plus de trois cents carolus à partager. Prenons
les armes et l'argent. Vent-d'Acier ne soufflera pas encore pour Monsei-
gneur.*

*Ulenspiegel, claquant des dents à cause du froid, se leva, - Te
voilà debout, dit Lamme.*

— *C'est la force du baume, répondit Ulenspiegel.*

— *Baume de vaillance, répondit Lamme.*

*Puis, prenant un à un les corps des trois prédicants, il les jeta dans
un trou, entre les rochers, leur laissant leurs armes et leurs habits, sauf
le manteau.*

*Et tout autour d'eux, dans le ciel, croassaient les corbeaux attendant
leur pâture.*

Et la Meuse coulait comme neuve d'acier sous le ciel gris.

*Et la neige tomba, lavant le sang, Et ils étaient soucieux toutefois. Et
Lamme dit :*

— *J'aime mieux tuer un poulet qu'un homme.*

Et ils remontèrent sur leurs ânes.

Aux portes de Huy, le sang coulait toujours ; ils feignirent de se prendre de querelle, descendirent de leurs ânes et s'escrimèrent de leurs bragmarts, bien cruellement en apparence ; puis ayant cessé le combat, ils remontèrent et entrèrent dans Huy après avoir montré leurs passes aux portes de la ville.

Les femmes voyant Ulenspiegel blessé et saignant, et Lamme jouant le vainqueur sur son âne, regardaient avec tendre pitié Ulenspiegel et montraient le poing à Lamme en disant : « celui-ci est le vaurien qui blessa son ami. »

Lamme Inquiet, cherchait seulement parmi elles s'il ne voyait point sa femme.

Ce fut en vain, et il brassa mélancolie.

(La légende d'Ulenspiegel, II, 22, p. 138-141.)

Ulenspiegel se loua à un tailleur qui lui dit :

— Lorsque tu coudras, coups serrés, afin qu'on n'y voie rien.

Ulenspiegel alla s'asseoir sous un tonneau et là commença à coudre.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, cria le tailleur.

— Je me serre en un tonneau : comment voulez-vous que l'on y voie ? répondit Ulenspiegel.

Viens, dit le tailleur, rassieds-toi sur la table et pique tes points serrés l'un près de l'autre, et fais l'habit comme ce loup. - Loup était le nom d'un justaucorps de paysan.

— Ulenspiegel prit le justaucorps, le tailla en pièces et les cousit de façon à leur donner la ressemblante figure d'un loup.

Le tailleur, voyant cela, s'écria :

— Qu'as-tu fait, de par le diable ?

— Un loup, répondit Ulenspiegel.

— Méchant gausseur, repartit le tailleur, je t'avais dit un loup, c'est vrai, mais tu sais que loup se dit d'un justaucorps de paysan.

Quelque temps après il lui dit :

— Garçon, jette les manches à ce pourpoint avant que tu n'aïles te mettre au lit.

Ulenspiegel accrocha le pourpoint à un clou et passa toute la nuit à y jeter les manches.

Le tailleur vint au bruit.

— Vaurien, lui dit-il, quel nouveau et méchant tour me joues-tu là ?

— Est-ce là un méchant tour ? répondit Ulenspiegel. Voyez ces manches, je les ai jetées toute la nuit contre le pourpoint, et elles n'y tiennent pas encore.

— *Cela va de soi, dit le tailleur, c'est pourquoi je te jette à la rue ; vois si tu y tiendras davantage.*

(La Légende d'Ulenspiegel, I. 48, p. 121-122)

Sur l'Océan, sur l'Escaut, par le soleil, la pluie, la neige, la grêle, l'hiver et l'été glissent les navires des Gueux.

Toutes voiles dehors comme des cygnes, cygnes de la blanche liberté.

Blanc pour liberté, bleu pour grandeur, orange pour le prince, c'est l'étendard des fiers vaisseaux.

Toutes voiles dehors ! toutes voiles dehors, les vaillants navires, les flots les heurtent, les vagues les arrosent d'écume.

Ils passent, ils courent, ils volent sur le fleuve, les voiles dans l'eau, vites comme des nuages au vent du nord, les fiers vaisseaux des Gueux. Entendez-vous leur proue fendre la vague ? Dieu des libres, vive le Gueux !

Houlques, flibots, boyers, cronstèves, vites comme le vent portant la tempête, comme le nuage portant la foudre. Vive le Gueux !

Boyers et cronstèves, bateaux plats, glissent sur le fleuve. Les flots gémissent traversés, quand ils vont tout droit devant eux, ayant sur la pointe de l'avant le bec meurtrier de leur longue couleuvrine. Vive le Gueux !

Toutes voiles dehors ! toutes voiles dehors, les vaillants navires, les flots les heurtent, les arrosent d'écume.

De nuit et de jour, par la pluie, la grêle et la neige, ils vont ! Christ leur sourit dans le nuage, le soleil et l'étoile. Vive le Gueux !

(La légende d'Ulenspiegel, IV, 14, p. 334-335)

Sur la terre, il neige : tout blancs sont les chemins, toutes blanches les noires silhouettes des arbres désenfeuillés. Nul bruit que les cloches lointaines de Haarlem sonnait l'heure, et le joyeux carillon envoyant dans l'air épais ses notes étouffées.

Cloches, ne sonnez point ; cloches, ne jouez point vos airs simples et doux : don Frédéric approche, le ducaillon de sang. Il marche sur toi, suivi de trente-cinq enseignes d'Espagnols, tes mortels ennemis, Haarlem,

ô ville de liberté ; vingt-deux enseignes de Wallons, dix-huit enseignes d'Allemands, huit cents chevaux, une puissante artillerie le suivent. Entends-tu sur les chariots le bruit de ces ferrailles meurtrières ? Fauconneaux, couleuvrines, courtauds à la grosse gueule, tout cela est pour toi, Haarlem. Cloches, ne sonnez point ; carillon, ne lance point tes notes joyeuses dans l'air épais de neige.

— Cloches, nous sonnerons ; moi, carillon, je chanterai jetant mes notes hardies dans l'air épais de neige. Haarlem est la ville des coeurs vaillants, des femmes courageuses. Elle voit sans crainte, du haut de ses clochers, onduler comme des bandes de fourmis d'enfer les noires masses des bourreaux : Ulenspiegel, Lamme et cent Gueux de mer sont dans ses murs. Leur flotte croise dans le lac.

— Qu'ils viennent ! disent les habitants ; nous ne sommes que des bourgeois, des pêcheurs, des marins et des femmes. Le fils du duc d'Albe ne veut, dit-il, pour entrer chez nous, d'autres clefs que son canon. Qu'il ouvre, s'il le peut, ces faibles portes, il trouvera des hommes derrière. Sonnez, cloches, carillon, lance tes notes joyeuses dans l'air épais de neige.

« Nous n'avons que de faibles murs et des fossés à la manière ancienne. Quatorze pièces de canon vomissent leurs boulets de quarante-six livres sur la **Cruys-poort**. Mettez des hommes ou il manque des pierres. La nuit vient, chacun travaille, c'est comme si jamais le canon n'avait passé par là. Sur la **Cruys-poort** ils ont lancé six cent quatre-vingt boulets : sur la porte Saint-Jean, six cent soixante-quinze. Ces clefs n'ouvrent pas, car voilà que derrière se dresse un nouveau boulevard. Sonnez, cloches ; jette, carillon, dans l'air épais, tes notes joyeuses.

« Le canon bat, bat toujours les murailles, les pierres sautent, les pans de murs croulent. La brèche est assez large pour y laisser passer de front une compagnie. L'assaut ! tue, tue ! crient-ils. Ils montent, ils sont dix mille ; laissez-les passer les fossés avec leurs ponts, avec leurs échelles. Nos canons sont prêts. Voilà le troupeau de ceux qui vont mourir. Saluez-les, canons de liberté ! Ils saluent : les boulets à chaîne, les cercles de goudron enflammé volant et sifflant trouent, taillent, enflamment, aveuglent la masse des assaillants qui s'affaissent et fuient en désordre. Quinze cents morts jonchent le fossé. Sonnez, cloches ; et toi, carillon, lance dans l'air épais tes notes joyeuses.

« Revenez à l'assaut ! Ils ne l'osent. Ils se remettent à tirer et à miner. Nous aussi, nous connaissons l'art de la mine. Sous eux, sous eux allumez la mèche ; courez, nous allons voir un beau spectacle. Quatre cents

Espagnols sautent en l'air. Ce n'est pas le chemin des flammes éternelles. Oh ! la belle danse au son argentin de nos cloches, à la musique joyeuse de notre carillon !

« Ils ne se doutent pas que le prince veille sur nous, que tous les jours nous viennent, par des passages bien gardés, des traîneaux de blé et de poudre ; le blé pour nous, la poudre pour eux. Où sont leurs six cents Allemands que nous avons tués et noyés dans le bois de Haarlem ? Où sont les onze enseignes que nous leur avons prises, les six pièces d'artillerie et les cinquante boeufs ? Nous avons une enceinte de murs, nous en avons deux maintenant. Les femmes même se battent, et Kennan en conduit la troupe vaillante. Venez, bourreaux, marchez dans nos rues, les enfants vous couperont les jarrets avec leurs petits couteaux. Sonnez, cloches ; et toi, carillon, lance dans l'air épaïs tes notes joyeuses !

« Mais le bonheur n'est pas avec nous. La flotte des Gueux est battue dans le lac. Elles sont battues les troupes que d'Orange avait envoyées à notre secours. Il gèle, il gèle aigrement. Plus de secours. Puis, pendant cinq mois, mille contre dix mille nous résistons. Il faut composer maintenant avec les bourreaux. Voudra-t-il entendre à aucune composition, ce ducaillon de sang qui a juré notre perte ? Faisons sortir tous les soldats avec leurs armes : ils trouveront les bandes ennemies. Mais les femmes sont aux portes, craignant qu'on ne les laisse seules garder la ville. Cloches, ne sonnez plus ; carillon, ne lance plus dans l'air tes notes joyeuses.

« Voici juin, les foins embaument, les blés se dorent au soleil, les oiseaux chantent : nous avons eu faim pendant cinq mois ; la ville est en deuil ; nous sortirons tous de Haarlem, les arquebusiers en tête pour ouvrir le chemin, les femmes, les enfants et le magistrat derrière, gardés par l'infanterie qui veille sur la brèche. Une lettre, une lettre du ducaillon de sang ! Est-ce la mort qu'il annonce ? non, c'est la vie à tout ce qui est dans la ville. O clémence inattendue, ô mensonge peut-être ! Chanteras-tu encore, carillon joyeux ? Ils entrent dans la ville ».

(La légende d'Ulenspiegel, IV, 12, p. 324-326)

*Comment le père, la mère et le frère, cherchant leur fils et
frère,
ne le trouvaient point.*

Chantant et sonnant, chevauche la noble damoiselle.

*Et son coeur est joyeux, songeant à Anne-Mie, aux quinze vierges et
au Taiseux revanchés.*

*Et sa main tient bien sous son **keirle**, la bonne épée et la tête du
Méchant.*

Et Schimmel courut le grand pas, par hâte de rentrer en l'écurie.

*Magtelt étant à mi-chemin vit emmi l'épaisse neige tombant, venir à
elle vieil homme monté sus cheval noir.*

Et le vieil homme dit :

*« Belle vierge qui si vite chevauches, n'as-tu point vu mon fils
Halewyn? »*

Mais Magtelt :

*« J'ai laissé ton fils Halewyn en bon état s'ébattant sus la neige en
compagnie de seize vierges ».*

Et le vieil homme s'en fut.

*Quant elle eut encore chevauché, elle vit, emmi l'épaisse neige
tombant, venir à elle, montée sus blanche haquenée, jeune et frisque
damoiselle.*

Et la damoiselle dit :

*« Belle vierge qui si vite chevauches, n'as-tu point vu mon frère
Halewyn? »*

Mais Magtelt :

*« Va plus loin, au Champ de potences, là tu verras ton frère accoutré
pareillement aux seize vierges ».*

Et la damoiselle s'en fut.

*Plus loin encore sus le chemin, Magtelt vit, emmi l'épaisse neige
tombant, venir à elle, monté sus coursier roux, jeune homme de hautaine
et dure physionomie.*

Et le jeune homme dit :

*« Belle vierge qui si vite chevauches, n'as-tu point vu mon frère
Halewyn? »*

Mais Magtelt :

*« Ton frère est beau seigneur, si beau, qu'autour de lui seize vierges
faisant sentinelle, ne le veulent laisser aller ».*

Et le jeune homme s'en fut.

*Etant plus loin encore sur le chemin, Magtelt vit, emmi l'épaisse neige
tombant, venir à elle, vieille dame, haute en couleur et semblant robuste,
nonobstant son grand âge. Et la vieille dame dit :*

« Belle vierge qui si vite chevauches, n'as-tu point vu mon fils Halewyn? »

Mais Magtelt :

« Ton fils Siewert Halewyn est mort ; vois-ci sa tête sous mon keirle et son sang coulant trouble sus ma robe. »

Et la vieille dame s'écria :

« Si tu avais tantôt dit cette parole, tu ne serais pas si loin venue. »

Mais Magtelt :

« Tu es heureuse, laide femme, que je te veuille bien laisser ton corps et que je ne te raidisse point ainsi que j'ai fait de ton fils. »

Et la vieille dame prit peur et s'en fut.

Et le soir vint.

(Légendes flamandes, Sire Haleweyn, ch. XXXII)

Synthèse

L'Ulenspiegel met en scène des êtres bien précis, mais qui se trouvent être en même temps des hommes de partout et de nulle part. Bien que le récit soit exactement localisable dans le temps, il donne aux faits relatés une valeur symbolique et intemporelle. En provoquant une sorte d'évasion intemporelle, il atteint l'universalité : De Coster ne prétend nullement donner une image servilement photographique des luttes de libération, mais, au contraire, la quintessence humaine générale de leur rébellion démocratique contre les forces politiques, religieuses et humaines d'obscurité et d'oppression, contre la tyrannie absolutiste, le catholicisme, etc. A cause de cet objectif qui est le sien, De Coster est pleinement justifié d'appeler son livre une « légende ». (G. Lukacs). La narration adopte un ton rude et familier. Mais les exagérations et un fort coefficient de stylisation lui apportent une certaine dose d'irréalité, tandis qu'un fond de poésie empreint tout l'atmosphère. Telle est la prose que Charles De Coster a choisie pour informer la matière épique de la légende, des aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel.

Ni d'un lieu, ni d'un temps, ni oeuvre de science, ni libelle politique, ni reconstruction érudite, la **légende** transcende ses significations immédiatement apparentes. Dans *l'Ulenspiegel*, ce n'est nulle part un historien ou un homme parti qui parle. Seul un héraut – sans doute faut-il éviter le terme de « moraliste » – s'est épanché pour fleurir le thème qui lui est cher : la liberté. Le mélange des genres aussi bien que l'emploi de l'archaïsme – qui transgresse les règles littéraires de l'époque – et que la fantaisie déployée dans le maniement de cet archaïsme, sont une illustration de cette liberté.

De cette optique découle une certaine valeur universelle, voire symbolique, de l'oeuvre. L'archaïsme de *l'Ulenspiegel* a la puissance de susciter un dépaysement temporel tout en conservant à l'oeuvre sa valeur universelle. Le passé dans lequel il plonge le lecteur, ce n'est ni le passé de l'histoire morte, ni le passé soporifique de la légende dorée, mais le passé-présent, celui qui alimente l'action des hommes et des femmes d'aujourd'hui.

Charles DE COSTER - 26

On comprend dès lors que De Coster soit resté l'homme d'une seule oeuvre : peut-on rester indéfiniment à ces hauteurs ? On comprend aussi qu'on ait maintes fois boudé ou falsifié un texte aussi riche d'implications.

Jean-Marie KLINKENBERG
Professeur à l'Université de Liège